



BRILL

Review: [untitled]

Author(s): P. Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 23, No. 1 (Mar., 1924), pp. 54-62

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526733>

Accessed: 19/02/2011 15:27

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

donnent les noms de „Mer Noire” et de „Mer Blanche” à la Mer Noire et à la Méditerranée, et que les Grecs appelaient l’Océan Indien la „Mer Rouge”.

P. Pelliot.

Ju-Tao-Fo 儒道佛, *Die religiösen und philosophischen Systeme Ostasiens*, par le D^r F. E. A. KRAUSE, Munich, E. Reinhardt, 1924, in-8, 588 pages.

Terminologie und Namenverzeichnis zu Religion und Philosophie Ostasiens, *Beiheft zu Ju-Tao-Fo*, par le même, *ibid.*, autogr., 226 pages.

M. KRAUSE, Privat-Docent à l’Université de Heidelberg, est relativement un nouveau venu à nos études puisqu’il n’a soutenu qu’en 1919 ses Habilitationsvorlesungen ¹⁾. En 1920, il a publié dans la *Deutsche Rundschau* un article *Die Stellung des Kaisers in chinesischen Kulturgebäude*; en 1921 et 1922 dans la *Deutsche Revue*, deux articles *Die Gedankensysteme des alten China* et *Die Familienorganisation als Grundlage des privaten und öffentlichen Lebens in China*; en 1922, *Tséng Kung, ein Beitrag aus der Litteratur der Sung-Zeit*, dans les *Heidelberger Akten*. Son étude *Das Mongolenreich nach der Darstellung des Armeniers Haithon* est un travail consciencieux, mais pour lequel il n’était pas suffisamment préparé et qu’il devra faire oublier ²⁾. Il est chargé en outre d’écrire le volume *Chinesische Philosophie* dans l’histoire de la philosophie par monographies qu’édite la librairie Reinhardt sous la direction

1) *Die Aufgaben und Methoden der Sinologie et Sprache und Schrift in China und Japan*; cf. le compte-rendu de M. A. Forke dans *Ost. Zeitschr.*, VII, 135—136.

2) Ce travail a paru dans *Ost. Zeitschr.*, VIII, 238—267. M. K. y garde encore la forme Salconi au lieu de Falcon ou Faucon pour le nom du rédacteur français, alors que Salconi est une vieille faute d’éditeur contraire à tous les manuscrits. On ne peut parler de „Haython” sans se reporter à l’édition critique et à l’introduction insérées dans le *Recueil des Historiens des Croisades*, Historiens arméniens, t. II, auxquelles il faut encore joindre la notice de M. Omont parue dans les *Notices et Extraits*, t. XXXVIII [1903]; M. K. n’a connu aucune de ces publications.

de M. G. Kafka. Le présent ouvrage est sa première grosse publication ¹⁾).

Comme bien on pense, et surtout en si peu d'années, M. K. n'a pu tirer de l'étude directe des sources une connaissance complète de tous les aspects de la pensée religieuse et philosophique de la Chine, sans compter une bonne partie de celle de l'Inde, du Tibet et de la Mongolie à raison du bouddhisme, et toute celle du Japon. Ainsi qu'il arrive en ces synthèses quand elles entrent un peu dans le détail des choses, M. K. a dû puiser beaucoup chez ses devanciers. Il l'a fait avec bon sens et discernement. Il prend les Chinois en Chine et non à Babylone, le taoïsme en Chine et non dans l'Inde. Et en Chine même il ne sacrifie que du bout des doigts à l'„universisme". Ce ne sont pas là mérites courants aujourd'hui. Dans l'ensemble, l'ouvrage est un fort bon tableau de ce qu'on sait actuellement sur les religions et les philosophies de la Chine, et qui n'est pas indigne de M. F. W. K. Müller à qui M. K. l'a dédié.

Toutefois bien des détails seraient à rectifier, assez souvent parce que M. K., qu'il m'excuse de le lui dire, ne paraît pas avoir pris une connaissance suffisante des travaux français. Je lui soumettrai ici, pour une seconde édition, un certain nombre de remarques.

P. 39: 寡人 *koua-jen* ne signifie pas „der Einzigdastehende", mais „homme de peu [de mérite]", et n'était pas employé par l'empereur ou en parlant de l'empereur; ce sont les seigneurs

1) Au dernier moment, je reçois deux autres publications de M. K., formant les fascicules „Sinologie 1" et „2" des *Heidelberger Akten der von-Portheim-Stiftung*. Le premier est intitulé *Tséng Kung 曾鞏, Ein Beitrag aus der Litteratur der Sung-Zeit*, Heidelberg, Karl Winters Universitätsbuchhandlung, 1922, in-8, 47 + 18 pages. Le second fascicule est *Cingis Han, Die Geschichte seines Lebens nach den chinesischen Reichsannalen*, *ibid.*, 1922, in-8, 111 pages + 1 page errata + 2 tableaux. Je dois me borner à les signaler pour l'instant.

féodaux qui se désignaient ainsi en s'adressant à leurs inférieurs. M. K. a dû confondre avec — 人 *yi-jen*, „l'Homme unique”, désignation de l'empereur. Cf. par exemple Couvreur, *Li hi*², I, 722—723.

P. 92: Il n'est pas faux de dire que 應劭 Ying Chao a vécu „vers 150 A.D.”, mais mieux vaut le placer franchement dans la 2^e moitié de ce siècle puisqu'il eut encore une promotion en 197. Cf. *T'oung Pao*, 1918/1919, 328—329.

P. 112: L'histoire des „classiques sur pierre” méritera une étude spéciale; il faudra en particulier étudier les fragments des classiques gravés au III^e siècle qu'on a retrouvés récemment. Mais comment M. K. peut-il dire que des „fragments” de ceux gravés en 837 subsistent à Si-ngan-fou? On les y a au contraire au complet en 228 dalles, et Chavannes en a reproduit une partie en facsimilé dans sa *Mission archéologique*, pl. CCCLVI à CCCLXIX. Ceux des Song du Sud sont au contraire très incomplets. Quant aux classiques sur pierre conservés aujourd'hui à Pékin, M. K. les dit des Ming; mais les seuls que je connaisse datent de la dynastie mandchoue.

P. 120: L'empereur T'ai-tsong est mort en 649, non en 650.

P. 148: On ne doit pas dire que „les Chinois”, mais qu'„un Chinois” nomme 64 commentaires du *Tao tö king*. La liste contient des commentaires imaginaires, et en omet d'autres très réels; cf. *T'oung Pao*, 1912, pp. 418 ss. Quant au commentaire du Ho-chang-kong, c'est un faux, mais que je tiens pour antérieur aux T'ang et même aux Souei; cf. *T'oung Pao*, 1912, 369—370; 1918/1919, 334—335.

P. 161: Ce n'est pas le poète Sou Che (Sou Tong-p'o), mais son frère Sou Tchö (Sou Tseu-yeou), qui a écrit un commentaire du *Tao tö king*. Cette vieille erreur, qui remonte, je crois bien,

à Stanislas Julien, a déjà été corrigée plusieurs fois; mais elle a la vie dure.

P. 167: J'ai toujours entendu lire 參同契 *Ts'an t'ong k'i* et non *San t'ong k'i*.

P. 181: L'équivalence Ki-pin = Kaboul est peu satisfaisante. Je suis de ceux qui considèrent Ki-pin comme une simple transcription du nom du Cachemire.

P. 384—385: Le voyage de Buddhaghōṣa en Birmanie est pure légende (cf. par exemple *T'oung Pao*, 1922, 243—244), de même que le „bouddhisme du Sud” en Birmanie au V^e siècle, et au Siam au VII^e. M. K. n'entoure pas d'ailleurs d'assez de réserves les termes passablement trompeurs de „bouddhisme du Nord” et de „bouddhisme du Sud”.

P. 418: Le Jambudvīpa n'est pas l'Inde seule, mais tout le continent, y compris par exemple l'Indochine et la Chine. Cf. *B.E.F.E.-O.*, IV, 402—403.

P. 422: Il n'y a pas eu de „dieu Veda” dans le mahâyânisme hindou. Le Wei-t'o chinois résulte presque sûrement d'une altération graphique de Skandha. Cf. N. Péri, *Le dieu Wei-t'o*, dans *B.E.F.E.-O.*, XVI, III, 41—56. J'incline d'ailleurs à penser que ce Skandha, „Grande épaule” selon la traduction chinoise, n'est pas seulement le *yakṣa* obscur dont a parlé Péri, mais qu'il a été plus ou moins confondu avec Skanda, qui était bien, lui, un chef des milices célestes.

P. 427: De quelle date sont les textes sur la damnation „éternelle” dans l'Avīci?

P. 432: Après les recherches de S. Lévi, de Chavannes et les miennes, il est bien certain que „Yi-ts'ouen”, dans l'histoire de 2 av. J.-C., est un *idolum libri*.

P. 432—433: M. K. admet comme un fait que Ming-ti des Han a envoyé une ambassade dans l'Inde en 60—61, et que l'année 67

marque la date officielle de l'entrée du bouddhisme en Chine. Ce n'est que dans une note de la p. 580 qu'il remarque que l'histoire du rêve est une légende selon H. Maspero. Mais ce repentir tardif est insuffisant. Ce n'est pas seulement le rêve qui est une légende, mais toute l'histoire de la mission. Je m'en suis expliqué à mon tour dans le *T'oung Pao* de 1918/1919, pp. 255 ss. Si M. K. nous a lus, je ne comprends pas qu'il n'ait pas modifié son texte.

P. 434: Il n'y a aucun traducteur „népalais" dans les premiers siècles du bouddhisme chinois. „Baktrien (Ta-wan)" est une équivalence fautive; la Bactriane correspond au Ta-hia; quant à Ta-wan ou Ta-yuan, c'est le Ferghâna.

P. 436: L'auteur du *Kao seng tchouan* s'appelle Houei-kiao, non Houei-min. Le *Che che ki kou lio* (non [[[[*lieou*) doit être des environs de 1354 (cf. *T'oung Pao*, 1918/1919, p. 260); je ne sais où M. K. a pris la date de 1341.

P. 437: L'histoire du „patriarcat" ne trouve pas d'appui dans la tradition indienne, et son „transfert" d'Inde en Chine doit être pure légende.

P. 460: Le titre de *Satyasiddhisāstra* est une restitution arbitraire, qu'il ne vaut pas de substituer au titre chinois.

P. 461: Pourquoi M. K. préfère-t-il Tou Chouen à Tou Fa-chouen?

P. 462: La lecture „Tche-k'ai" pour 智顓 Tche-yi (ou à la rigueur Tche-ngai) est à rejeter.

P. 463: „Lokâkṣin" est une restitution arbitraire; mieux vaudrait garder la forme chinoise.

P. 474: Parmi les lieux saints du bouddhisme chinois, on n'a pas le droit d'omettre le Wou-t'ai-chan du Chan-si, où le culte est autrement ancien qu'à l'île P'ou-t'o ou au Mont Ngo-mei.

P. 483: Sroṅ-bran-sgam-po est mort, à un an près, en 650, non en 698. Le nom d'Udyāna est une restitution à abandonner

et à remplacer par Uđđiyāna ou Ođđiyāna (cf. S. Lévi, dans *J. A.*, 1915, I, 105—110; Przulski, *La légende de l'empereur Aśoka*, Paris, 1923, in-8, pp. 306—307; auparavant, F. W. Thomas, dans *JRAS*, 1906, 461; en outre P. Cordier, *Catal. du fonds tibétain*, II, 55). Le roi gLañ-dar-ma n'est pas à mettre „vers 900”; il est mort en 842, à un ou deux ans près.

P. 485: Les dates de 1356—1418 indiquées pour Tsoñ-kha-pa résultent d'une mauvaise réduction des dates tibétaines; il faut lire 1357—1419; cf. *J. A.*, mai-juin 1913, pp. 649 ss.; les autres réductions sont également inexactes.

P. 492: Je ne comprends pas ce que M. K. veut dire en parlant du VIII^e siècle à propos de l'histoire de Ge-sar.

P. 497: Que veut dire M. K. en parlant d'une écriture coréenne syllabique créée au IV^e siècle?

P. 542, n. 126: Le passage du Ta-yu-mo est sans autorité, puisque c'est là un des chapitres apocryphes du *Chou king* (je renvoie une fois de plus, pour cette question que nos confrères allemands ne paraissent pas avoir étudiée, à l'Introduction de Chavannes dans le t. I des *Mémoires historiques*, et au travail que j'ai publié dans le t. II des *Mém. conc. l'Asie orientale*). Quant au texte du *Louen yu*, je suis d'accord avec l'interprétation qu'en a adoptée M. K., après Legge et d'autres. Mais l'argument tiré des traductions mandchoue et même japonaise ne porte pas. Ces traductions donnent le sens attribué à la phrase par l'exégèse moderne orthodoxe; nous n'avons pas besoin d'elles pour connaître cette exégèse à l'autorité de laquelle elles n'ajoutent rien.

P. 542, n. 130: Le *Heou han chou* n'a conservé qu'un fragment du *Tcheng louen*; cf. *J. A.*, juill.-sept. 1920, 167—169.

P. 548, n. 217: Le *Yeou yang tsa tsou* n'est pas du VIII^e, mais de circa 860; cf. *T'oung Pao*, 1912, 373—375. Quant au *Pai hai* „des Wang Mu von 1201”, je ne sais quelle confusion

M. K. a commise là; le *Pai hai* est de *circa* 1600 et dû à 商濬 Chang Siun.

P. 551, n. 254: Le *Tao tsang*¹⁾ ou *Canon taoïque* de la bibliothèque impériale de Tōkyō est incomplet; je le sais de source sûre. D'autre part ce n'est pas sur celui de Paris, mais sur ceux de Tōkyō et de Pékin, que le P. Wieger a travaillé.

P. 563, n. 33: A préciser et compléter avec l'article de Péri, *Les femmes de Çākyamuni*, dans *B.E.F.E.-O.*, t. XVIII, n^o 2.

P. 565, n. 62: J'ai toujours cru, et crois encore que Barlaam est une déformation du même nom que les sources musulmanes écrivent بلوهي; or on tire ce dernier nom de *purshita* (la vocalisation ancienne serait en ce cas Būlohīr; pour le passage de *r* à *l* et celui de *t* à *r*, qui se sont produits en partie sur le domaine iranien, cf. Bhārata devenu Bālār et Bilār); je ne vois donc pas pourquoi M. K. rapproche Barlaam de „Bhagavā”. D'autre part, il n'est pas très exact de dire (p. 571, n. 130) que la légende de Barlaam et Josaphat pénétra en Occident „par l'intermédiaire des Arabes”.

P. 571, n. 133: Supprimer cette note.

P. 573, n. 151: Au n^o 6, lire Mecaka; au n^o 10, sans doute Pūrṇa. Cf. d'ailleurs H. Maspero, dans *Mélanges S. Lévi*, Paris, 1911, 141—142.

P. 573, n. 152: Pao-yun étant un Chinois, il n'y a pas de raison pour sanscritiser son nom en Ratnamegha (de même p. 580, n. 229); d'autre part, *Buddhapūrvacaryāsūtra* est une sanscritisation arbitraire et inutile du titre chinois du *Fo pen hing king*.

P. 573, n. 153: Indiquer que l'ouvrage a été entièrement traduit en français par Ed. Huber.

1) M. K. écrit *Tao ts'ang*, de même qu'il écrit *San ts'ang*, *King ts'ang*, *Louen ts'ang*, *Lu ts'ang*, *Fa-ts'ang*, *Ti-ts'ang*; il faut supprimer l'aspiration dans tous ces cas. L'aspiration n'existe pas davantage dans le *tsong* de *tsong-heng-kia* (p. 91) ou dans le *tche* de *Tseu tche t'ong kien* (p. 543).

P. 574, n. 161: En parlant de Śāntidūva, il y avait lieu de mentionner son *Bodhicaryāvatāra*.

P. 575, n. 164: A propos des contes bouddhiques, et plus encore que le petit recueil de Julien, M. K. eût dû citer les trois gros volumes de Chavannes, *Cinq cents contes et apologues*.

P. 577, n. 196: M. K. dit lui-même que Kouan-yin n'apparaît en Chine sous un aspect féminin que tardivement; dès lors, peut-on invoquer Anahita à son propos?

P. 577, n. 201: Supprimer le moine Mañjuśrī, introducteur du bouddhisme au Népal au temps d'Aśoka.

P. 579, n. 211: Il est bien de citer M. Perczyński à propos des sculptures de Long-men, mais excessif d'oublier Chavannes; il en est de même à la note suivante.

P. 580, n. 222: Je ne comprends pas ce que veut dire M. K. en parlant du Hīnayāna qui aurait été transporté directement de l'Inde du Nord en Chine, avant que le Mahāyāna se fût développé au Turkestan chinois. Veut-il parler de la route de Birmanie? Songe-t-il à un passage par le Népal et le Tibet? En ce cas, il faudrait le dire, et donner quelques raisons.

P. 580, n. 227: L'histoire des traductions de Kāśyapamātānga et de Tchou Fa-lan au Po-ma-sseu n'est pas moins légendaire que le songe de Ming-ti; M. Maspero et moi-même nous en sommes expliqués en détail. Par ailleurs il n'y a aucune raison de restituer Tchou Fa-lan en Dharmananda, et il est faux de considérer Ngan Tsing ou Ngan-ts'ing comme un „nom de religion”.

P. 580, n. 230: Bretschneider n'a traduit le récit d'aucun des pèlerins chinois qui sont allés dans l'Inde.

P. 581, n. 236: Le thé fait son apparition comme boisson dans les textes chinois avant „le milieu du IV^e siècle”; cf. *T'oung Pao*, 1922, 435—436.

P. 582, n. 252: Pour l'origine de la „secte du Lotus blanc”,

je me permets de renvoyer M. K. à mon travail de *B.E.F.E.-O.*, III, 304—317.

P. 585, n. 291: M. K. n'est pas autrement responsable des confusions de sa note au sujet des alphabets que les Mongols auraient successivement adoptés au XIII^e siècle et au commencement du XIV^e; mais la tradition indigène moderne dont il se fait l'écho est sans valeur. Avant et après l'alphabet *'phags-pa*, les Mongols ont tout simplement employé l'alphabet ouïgour, et les interventions du Sa-skya-Paṇḍita, puis de Čhos-kyi-'od-zer (la tradition moderne a d'ailleurs placé ce dernier trop tôt) ne sont pas confirmées par les faits.

P. 586, n. 299: Il n'est pas exact que les Européens aient brûlé les planches du *Kanjur* mongol; l'incendie accidentel qui a détruit ces planches n'est pas leur fait. D'autre part, il y a contradiction entre le texte de la p. 491 et cette note d'une part, et d'autre part la note 300 où il est dit que le *Kanjur* mongol n'a jamais été imprimé. Le *Kanjur* mongol a été si bien imprimé que j'ai rapporté de cette édition un exemplaire qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale. Cf. d'ailleurs *J. A.*, juillet-août 1914, pp. 112—113.

P. 586, n. 306: Odoric de Pordenone n'a jamais traversé le Tibet; cf. Laufer, dans *T'oung Pao*, 1914, 405—418. P. Pelliot.